

Le chiffonnier et le fripier, recycleurs avant l'heure

Parcourant les rues des villes et des villages à la nuit tombée, éclairé par sa petite lanterne à la recherche de biens abandonnés à récupérer à l'aide de son crochet, le chiffonnier est le personnage emblématique de cette époque où rien ne se perd et tout se transforme.

Appelé également « drillier », « peillier » ou « loquetière » en fonction des régions, le chiffonnier-coureur, qui occupe la plus basse catégorie de cette grande corporation, se déplace avec sa hotte sur le dos, ou en tirant une petite remorque, et il collecte avant tout des morceaux d'étoffes usagées et des vieux chiffons qui sont ensuite utilisés par les fabricants de pâte à papier après avoir été triés par des chiffonnières, également appelées « drapelières ». Mais la quête constante des coureurs ne se limite pas pour autant aux bouts de tissu : vieilles chaussures, verres brisés, outils cassés, morceaux de ferraille, boîtes de conserve ou bouts de papier, ils trouvent un débouché pour tout ce qu'ils récupèrent.



Ainsi, ils débarrassent les villes des carcasses d'animaux morts, dont les os peuvent servir à la fabrication de colle. Dans les campagnes, ils sont souvent surnommés « peaux de lapin », puisqu'ils passent le dimanche dans les fermes pour récupérer les peaux d'animaux qui ont servi au repas du jour, qu'ils revendent ensuite aux tanneurs ou aux chapeliers.



Contre quelques objets récupérés en ville, comme de vieux ustensiles de cuisine, ils prennent aussi des crins de cheval, qu'ils acheminent ensuite jusqu'aux ateliers des bourreliers.

Souvent mal considérés, accusés de vol lors de leurs tournées de nuit, les chiffonniers sont parfois associés au croquemitaine, qui viendrait acheter des enfants peu

sages à des parents à bout de nerfs...

Dans les villes, certains sont plus privilégiés que les autres : ce sont les placiers, qui, en raison des bonnes relations qu'ils entretiennent avec les portiers et les concierges, ont la possibilité de fouiller en premier les poubelles des riches habitations. On trouve également les maîtres chiffonniers qui, eux, achètent de vieux objets en faisant du porte-à-porte, refourgués ensuite à des grossistes.

À l'autre bout de la chaîne se trouvent les fripiers, qui peuvent tenir des boutiques, où ils vendent principalement de vieux vêtements rapiécés, des accessoires ou encore des meubles, ou parcourir les rues en quête de chalands.

Si les chiffonniers se montrent beaucoup moins nombreux depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et les profonds changements dans les habitudes de consommation, la crise des dernières décennies favorise leur retour.

Aujourd'hui connus sous le nom de « biffins », ils vendent à la sauvette les produits manufacturés récupérés avant le passage des camions verts.

Le remonteur d'horloges n'a pas le temps de s'arrêter

Tous les jours, de nombreux ouvriers spécialisés s'élancent pour démarrer une tournée étonnante : ils vont remonter toutes les horloges de Paris bien avant qu'elles ne soient devenues automatiques ou numériques.

Il faut entrer dans les églises, monter dans le clocher et enrouler le câble qui permet de remonter l'heure. La tâche est assez physique, les horloges sont alors volumineuses : il faut parfois plusieurs dizaines de minutes pour venir à bout d'une seule horloge.

Chacune d'entre elles a alors son propre mécanisme, son fonctionnement, et chacune doit être remontée selon un rythme spécifique. Il faut pour certaines y procéder toutes les semaines, pour d'autres, ce sera tous les trois jours, d'autres enfin en ont besoin tous les jours. Au total, c'est « 7280 remontages pour 106 établissements¹ » qui sont assurés chaque année à Paris.

Quand un ouvrier finit avec l'une d'elles, il récupère son vélo pour se rendre à la prochaine église ou dans la prochaine mairie. Albert Fournier a l'occasion de suivre dans Paris un de ces professionnels au tournant des années 1950, alors que la profession est déjà en train de disparaître : il s'arrête en sa compagnie à l'église de la Trinité ; dans l'église Sainte-Élisabeth, rue du Temple ; à l'église Saint-Paul ; à l'École normale des institutrices ; dans la mairie du premier arrondissement ; à l'Hôtel de Ville, où l'horloge est un vrai bijou réalisé par Henry Lepaute ; au lycée Henri-IV ; à la tour



1. Fournier, Albert, *Métiers curieux de Paris*, Jeheber, 1953.

Clovis ; et à Saint-Joseph-des-Carmes. Le tout en l'espace d'une seule journée !

La ville regorge d'ouvrages horlogers exceptionnels, bien souvent d'une grande complexité, d'autant que certaines pièces sont couplées avec les cloches des églises pour automatiser leur sonnerie. Un travail sans fin...



Le sabotier, chausseur des bois

Encore porté au milieu du vingtième siècle dans les campagnes du pays, le sabot est la chaussure emblématique de nos ancêtres. Il est l'œuvre du sabotier, artisan nomade et le plus souvent pauvre, qui part avec toute sa famille à travers les forêts à la recherche d'essences spécifiques, comme le hêtre, le peuplier (apprécié des pêcheurs, car il est considéré comme moins glissant), le bouleau, l'érable, le saule, l'aulne ou le noyer (prisé pour les sabots les plus luxueux, car il est plus rare).

Établi dans des huttes sommaires, qui servent à la fois d'abri et d'atelier, où sa femme entretient le foyer qui servira au séchage, il abat lui-même les arbres qui l'intéressent, généralement des spécimens vieux et sains, d'au moins 2 mètres de diamètre, qu'il travaille directement après la coupe, quand il est encore vert ou demi-sec.

Il dégrossit les bûches avec sa lourde hache à bûcher, aussi appelée « épaule de mouton », puis donne la forme voulue aux sabots en se servant de son paroir, une longue lame accrochée à son billot.

Selon les règles du métier, l'artisan « épluche » le sabot avec un nombre impair de coups de paroir, soit 11 pour les petits modèles, et 13 pour les plus gros, et il laisse une pointe au bout de la chaussure pour qu'elle puisse servir à décroter la semelle de l'autre sabot.

Il bloque ensuite le sabot dans l'encoche de son établi afin de le creuser, d'abord avec une vrille, puis avec des gouges, tarières et cuillers de tailles et de formes différentes avant d'affiner le travail à l'aide d'une rogne, d'une rainette et d'une ruine. Les sabots sont ensuite séchés, et les finitions sont la plupart du temps réalisées au village.

Les formes et les finitions des sabots varient selon les usages, que ce soit le travail des champs ou les fêtes religieuses, mais les sabotiers, qui pratiquent le braconnage lorsqu'ils sont en forêt, mettent aussi au point des sabots dits « de braconnier » ou « de contrebandier », avec des talons inversés, qui leur permettent de brouiller les pistes. Artisanat très répandu mais peu lucratif, la fabrication de sabots est également très courante dans les campagnes et dans les montagnes, où les familles paysannes réalisent elles-mêmes leurs sabots, qu'elles décorent lors de veillées. Travaillant dans des conditions souvent pénibles, le sabotier réalise en moyenne 5 à 6 paires par jour, mais, à partir de la fin du dix-neuvième siècle, la mécanisation de la fabrication multiplie son rendement par 20.

La généralisation des socques et autres bottes en caoutchouc manufacturées aura finalement raison, après la Seconde Guerre mondiale, du « chasseur des bois ».



Le coureur, messenger de luxe

Bien avant qu'elle soit devenue l'apanage de sportifs professionnels ou un divertissement pratiqué pour se maintenir en forme, la course a tenu un rôle politique et

social important depuis l'Antiquité. Les coureurs étaient alors employés principalement pour convoier des messages sur de longues distances.



On connaît l'exemple demeuré célèbre de Phidippides, le messager ayant couvert la distance entre Marathon et Athènes pour annoncer la victoire contre les Perses en 490 avant Jésus-Christ. Il serait mort d'épuisement juste après avoir délivré son message.

En France, dans le courant du Moyen-Âge et à la Renaissance, les Basques se font une réputation de coureurs émérites. Ils pratiquent d'ailleurs le *korrikalaris*, course au cours de laquelle deux villages se défient sur de longues distances (pouvant aller jusqu'à 130 km). Ils sont recherchés dans toutes les cours et auprès de tous les aristocrates, au point que le mot « basque » en devient presque synonyme de « laquais ».

Les coureurs sont en général munis de tenues d'apparat éclatantes, agrémentées de dentelles, de passementeries, de rubans et de soieries. Le métier est pourtant difficile : il n'est pas rare que les coureurs se voient remettre des messages à transporter sur des distances considérables en des temps record. Ils peuvent se retrouver à devoir accomplir l'équivalent d'un marathon en l'espace d'une seule nuit.

Bien souvent, les motifs associés à ces courses peuvent s'avérer futiles, et les nobles se servent de leurs coureurs autant pour s'écrire que pour leur ouvrir la route en participant de leur splendeur. Les coureurs n'ont pas une espérance de vie très élevée, beaucoup d'entre eux succombant rapidement du fait des efforts monstrueux qui leur sont demandés.

Pour les nobles qui entretiennent des coureurs, l'addition peut s'avérer également très salée, puisque les livrées qu'ils leur fournissent, du fait de leurs décorations souvent rehaussées d'or et d'argent, coûtent bien souvent des fortunes et

grèvent le budget de seigneurs qui se doivent d'investir pour maintenir leur prestige social.



Le marchand de curiosités, ancêtre du conservateur de musée

Ce marchand connaît sa période de prospérité durant le dix-huitième siècle, au moment de l'apogée des cabinets de curiosités. Ces cabinets, apparus dès la Renaissance, représentent pour nos ancêtres ce que sont pour nous aujourd'hui les musées et les collections privées.

Exprimant – comme leur nom l'indique – une curiosité aussi bien pour le monde connu que pour le monde inconnu et sauvage, ils permettent à la fois de résumer et de mémoriser les connaissances déjà accumulées sur la nature, le règne animal et végétal, et de rêver d'un exotisme plus ou moins authentique. Par exemple, on trouve souvent du « sang de dragon » dans certains de ces cabinets.

Leur caractéristique principale est d'être proprement surchargés d'objets accumulés plutôt que réellement agencés. Diderot peut ainsi dire pour les caractériser :

Il s'agit d'y exposer les thrésors de la nature selon quelque distribution relative, soit au plus ou moins d'importance des êtres, soit à l'intérêt que nous y devons prendre, soit à d'autres considérations moins savantes & plus raisonnables peut-être, entre lesquelles il faut préférer celles qui donnent un arrangement qui plait aux gens de goût, qui intéresse les curieux, qui instruit les amateurs, & qui inspire des vûes aux savans¹.

On voit que leur composition est au final assez peu spécifique. Une vraie demande existe donc pour les objets origi-

1. Diderot, Denis, *Encyclopédie*, élaborée entre 1747 et 1765.

naux. Si elle est au départ comblée par des brocanteurs ou des marchands ambulants souvent ignorants de la vraie valeur accordée à certains de leurs clients à leurs babioles excentriques, des marchands se spécialisent pour fournir à ces collectionneurs les objets qu'ils recherchent et qui se divisent en quatre catégories principales : la classe *artificialia* comprend les antiquités et œuvres d'art ; la *naturalia*, les créatures et objets naturels, ainsi que les « monstres » (animaux difformes, non viables, parfois fabriqués de toutes pièces par des marchands peu regardants) ; l'*exotica* englobe tous les objets, plantes et animaux venus de destinations lointaines ; et la *scientifica*, les instruments scientifiques.

La profession de marchand de curiosités décline avec la disparition dans le courant du dix-neuvième siècle des cabinets au profit des institutions officielles, parmi lesquelles les premiers musées : le Louvre est ainsi inauguré *Muséum central des arts de la République* en juillet 1793.



Le loueur d'enfants tire profit de la misère humaine

La misère qui règne à la fin du dix-neuvième siècle du fait de l'industrialisation à marche forcée et de l'oppression d'un peuple laissé sans espoir et sans force après l'échec de la Commune de Paris ouvre le chemin à certains commerces plus que douteux ouverts aux esprits les plus impitoyables et cyniques.

Ils profitent en cela de la situation de nombreuses jeunes filles qui tombent enceintes sans pouvoir régulariser leur situation en se mariant ou en trouvant un homme pour subvenir à leurs besoins (le fait d'avoir un enfant à charge les empêche de trouver du travail ou même un logement). Réduites au désespoir, elles ne sont que trop heureuses d'ac-

cepter les avances du loueur d'enfants qui leur propose de les débarrasser durant la journée de leur progéniture, ce qui leur donnera une chance de trouver du travail et de sortir de leurs difficultés.

Mais que fait ce loueur d'enfants de ceux qu'il a sous sa garde ? Il les loue lui-même à des mendiants qui veulent attendrir le passant en s'aidant de ces très jeunes marmots. Bien entendu, comme si cela ne suffisait pas déjà, le loueur d'enfants n'hésite pas à « préparer » ces petits pour qu'ils soient plus attendrissants : en l'occurrence en les battant, voire en les estropiant pour attirer la sympathie des passants.

Cette méprisable profession disparaît au fur et à mesure que la situation des enfants s'améliore dans le pays, ce qui prend énormément de temps. Ainsi, pour ce qui concerne la législation sur le travail des enfants, il faut attendre 1893 pour qu'il soit interdit pour les moins de 13 ans et ramené à 10 heures quotidiennes. Les enfants ne bénéficiant pas d'un statut ou d'une attention particulière sont ainsi livrés à eux-mêmes et aux menées d'odieux individus.



Le cirier et le chandelier apportent de la lumière pour tous

S'ils ne travaillent pas la même matière première, le cirier et le chandelier remplissent à peu près la même fonction auprès de nos ancêtres : leur apporter un peu de lumière.

Le chandelier, dont les principaux clients sont issus des classes les plus pauvres, confectionne des chandelles à partir du suif, obtenu grâce à des graisses animales (bœuf,



porc, mouton) provenant des fermes dans les campagnes ou revendu par les bouchers des villes.

Après l'avoir fondu et épuré, le chandelier l'enroule autour de mèches de chanvre ou de lin, qui, une fois allumées, dégagent souvent une fumée noire et malodorante.

Le cirier se charge quant à lui de récupérer de la cire d'abeille auprès des apiculteurs, dont les plus renommés sont dans le sud et l'ouest de la France. Il passe souvent par des intermédiaires, des marchands de cire, qui la coupent parfois avec du suif, de la résine ou encore de la pomme de terre, mais sa bonne connaissance du produit lui permet de déjouer ces nombreux pièges, et il n'est pas rare de le voir goûter la marchandise afin de vérifier sa qualité.

S'il fabrique des cierges pour les églises et des bougies (dont le nom vient de la ville algérienne éponyme) que seuls les plus riches peuvent se procurer (le prix d'une bougie sous le règne de Louis XIV équivaut au salaire journalier d'un ouvrier), le maître cirier réalise également des flambeaux, mais aussi des veilleuses, ou bougies de nuit, appelées le plus souvent « mortiers ». Dans un petit vase de cuivre rempli d'eau, on plonge un morceau de cire plus ou moins gros qui se consume pendant la nuit, l'eau durcissant la cire fondue.

On trouve de nombreux petits métiers évoluant autour des bougies et des chandelles, comme les célèbres « moucheurs » des théâtres, qui sont chargés de retirer les parties de mèches carbonisées des lustres entre chaque acte, le tout avec rapidité. Pour plus de sécurité et éviter que les toiles des théâtres ne s'enflamment en descendant les lustres, ils se déplacent toujours avec un seau d'eau.

Mais l'usage de la cire ne se cantonne pas à la seule production de lumière. Dans les cours royales, il est d'usage de réaliser une effigie en cire grandeur nature du souverain après sa mort, qui prend la place du défunt lors des cérémonies publiques jusqu'à ce que son successeur soit intronisé.

Prédécesseur du musée Grévin, le cabinet de Curtius reprend cette tradition au dix-neuvième siècle en réalisant les

portraits en cire de célébrités, hommes politiques ou grands bandits de l'époque.

La cire à cacheter est également largement utilisée par les nobles et les commerçants. Dans les chancelleries, on trouve même des valets chauffe-cire, chargés de préparer la « lacre » pour le scelleur.



Le falot, le lanternier et l'allumeur de réverbères rendent les nuits plus sûres

Le « falot » désigne d'abord une lanterne que l'on peut porter au bout d'un bâton ou à bout de bras pour s'éclairer la nuit. Il est en général rempli de poix ou de suif et d'un usage crucial à une époque où l'éclairage public en est encore à ses rudiments. À vrai dire, les rues des grandes villes, et spécialement celles de Paris, sont si sombres qu'elles constituent, la nuit tombée, de véritables traquenards pour les promeneurs.



Pour remédier au problème, Louis XIV, premier roi à se soucier sérieusement de la sécurité de ses administrés (c'est également lui qui désigne le premier lieutenant de police de Paris en la personne de Gabriel Nicolas de La Reynie), instaure un système d'éclairage artisanal destiné à limiter les risques encourus par la population en ces temps de « cour des Miracles », où chaque mendiant peut se révéler être un dangereux brigand (à l'époque, des hordes de « mauvais garçons » terrorisent régulièrement la ville).

Des porteurs de lanterne sont appointés pour arpenter les rues de Paris après 10 heures du soir, et ce, jusqu'à minuit. Ils prennent le nom de la lanterne qu'ils portent à bout de

bras en s'annonçant bruyamment à tous les coins de rue. En entendant son cri, le promeneur du soir peut arrêter le falot et lui demander de le ramener chez lui en éclairant sa route.

Les falots se pressent souvent près des lieux de spectacle, de bal ou d'assemblée, où ils sont sûrs de trouver des clients tardifs qu'ils ramèneront chez eux en échange de quelques piécettes.

Ils se font payer à la course, en fonction de sa durée (mesurée par un sablier) et de la portion de chandelle utilisée. Accompagnant la mise en place de services de police plus efficaces, les falots sont mis à profit par le lieutenant La Reynie pour fournir des renseignements concernant tous les habitués des nuits parisiennes, ce qui fait qu'on donne le nom de « mouchard », celui qui « mouche » les mèches, à l'indicateur de la police.

Leur apparition augure d'une nette amélioration de la situation à Paris, mais la profession ne survit pas à l'installation d'éclairages publics dans la capitale, sous la forme de réverbères (à huile) disposés tous les 20 m à hauteur du premier étage et suspendus à des poulies qui permettent de les descendre pour les allumer.

L'apparition des réverbères est saluée comme une formidable révolution par les Parisiens, au point qu'on lui compose des odes. Par exemple, celui-ci publié en 1746 par Adrien-Joseph Le Valois d'Orville :

*Le règne de la Nuit désormais va finir ;
Des mortels renommés par leur sage industrie,
De leur climat sont prêts à la bannir :
Vois les effets rie leur génie :
Pour placer la lumière en un corps transparent,
Avec un verre épais une lampe est fermée.
Dans son centre une mèche, avec art enfermée,
Frappe un réverbère éclatant,
Qui, d'abord la réfléchissant,
Porte contre la nuit sa splendeur enflammée.*

*Globes brillants, astres nouveaux,
Que tout Paris admire au milieu des ténèbres,
Dissipez leurs horreurs funèbres
Par la clarté de vos flambeaux¹.*

Ces lanternes sont allumées tous les soirs du 20 octobre au 31 mars (sauf les nuits de pleine lune), et jusqu'à deux heures du matin. Les notables, qui disposent des clés de ces lanternes (fermées pour éviter qu'on ne vole les chandelles qui y sont fixées) et reçoivent un nombre prédéfini de chandelles, répartissent l'allumage de ces rues entre leurs groupes de lanterniers, qui parcourent les allées avant la tombée de la nuit en chantant ces quelques vers :



*Abaissez la lanterne
Monsieur le lanternier.
Celui qui la gouverne,
Il a grand mal aux pieds,
Et celui qui l'allume
Il a gagné un rhume
À force de crier :
« Abaissez la lanterne
Monsieur le lanternier. »*

Ce lanternier, également appelé « allumeur de réverbères », poursuit son travail après le passage à l'éclairage au gaz.

Son travail est alors double, puisqu'il doit ouvrir les robinets avant la tombée de la nuit, à l'aide de sa longue perche terminée d'un crochet, et les refermer au petit matin.

Ce petit métier disparaît avec le développement de l'éclairage électrique, qui permet de couvrir une plus grande partie des rues des cités.

1. « Les Nouvelles Lanternes ».